

LES NIDS

Magnifiques éerins, ils sont disséminés
Dans l'univers garni par la main printanière :
La plupart bien coquets, tous beaux et festonnés
Avec autant de goût qu'une maison princière.

Se balançant en haut des grands arbres altièrs
A l'abri du soleil, à l'abri de l'orage,
Avec beaucoup de soin, dérobés tout entiers
Sous la verte ramée au vaste et frais ombrage,

Suspendus dans l'espace aux branches des buissons
Qui bordent la prairie et longent la colline,
Attachés aux rosiers surchargés de boutons,
Ensemble se mirant dans une eau cristalline,

Soustraits sous la toiture à la rigueur du vent,
Construits dans le gazon des pentes couronnées,
Dans le foin d'où l'oiseau s'envole si souvent,
Ou bien encor au fond des grandes cheminées

Gracieux objets d'art—digne création !—
Où le regard humain s'arrête et se repose,
Sans jamais se lasser, dans l'admiration
Comme devant la fleur nouvellement éclose !

Fabriqués de rameaux menus et résineux,
Ou des crins du coursier qui passe avec noblesse,
Tapissés au dedans d'un duvet moelleux,
Tissés de pailles d'or qui s'enroulent en tresse,

Eerins ouverts où sont des bijoux de grand prix,
Belles conques de nacre aux pierres précieuses
Dont le ton de saphirs et l'éclat de rubis
S'unissent aux couleurs tendres, délicieuses !

Chefs-d'œuvre surprenants et dont le cher secret
Reste aux gentils oiseaux qui volent dans l'espace,
Et d'où sortent le soir au milieu du bosquet
Des concerts tout remplis d'harmonie et de grâce !

Augustin Lellis.



AU VILLAGE

(Illustrations de René Sangard)



ON-seulement on ne trouve pas sur les cartes de plus beaux pays que l'Acadie, mais, en Acadie, il n'y a pas de plus gracieux village que La Melleraye.

Un savant prétend que La Melleraye est formée de deux mots : Miel et Rayon, ce qui veut dire le rayon de miel.

De fait, les fleurs ne manquent pas en été ; il y en a assez pour nourrir toutes les républiques d'abeilles de l'Amérique du Nord, des marguerites dans les prés avec des mugnets et des balsamines vagabondes ; des cerisiers et des pommiers croissent en pleins champs et sèment au printemps la neige odorante de leurs fleurs dans tous les sillons. En juillet et en octobre, ces mêmes arbres étalent aux convoitises des merles et des enfants leurs rubis et leurs ors sans défense.

Et dans les haies, et le long des ruisseaux, sous les buissons et au revers des sentiers, on ne compte pas les primevères, les jonquilles, les bluets et les bruyères.

Puis, au loin, vous avez la grande mer bleue, au-dessus de vos têtes un ciel qui chauffe sans brûler, et, partout, jusqu'en vous, un air où se mêlent les sels de l'océan, le parfum des fleurs et l'arôme des bois de sapins.

Aussi, bêtes et gens, dans cette adorable Melleraye, se portent bien, ont bonne mine et font l'amour.

Les filles de fermiers rivalisent avec les filles de pêcheurs, mais elles sont si honnêtes qu'il n'y paraît jamais.

Dans ce pays-là, comme au bon vieux temps, ce sont les garçons qui vont chercher leurs femmes, quoique certaines jeunes personnes, qui ont voyagé jusqu'à la ville, se permettent déjà de choisir et d'essayer du mariage à la pipée.

Agnès n'était pas de celles-là, et, du reste, personne ne l'attendrait d'elle, puisqu'elle n'avait que dix-sept ans ; mais avec des che-



AGNÈS

veux blonds, des lèvres comme les cerises, et des yeux comme la mer au coup de midi, arriver à dix-sept ans et ignorer les traîtrises des après-dîner de pique-nique et des retours à la maison dans le clair de la lune, c'est très rare et c'est très beau.

Le père d'Agnès était pêcheur ; sa mère brossait, lavait, cirait, attifait les modestes pièces de sa maisonnette, juste au détour du chemin qui descend à la côte, derrière le monticule qui l'abrite des grands vents. De Bouissis à Coin d'Aures, vous n'eussiez pas trouvé une maison plus engageante dans sa simplicité.

Tous les jeudis Agnès attelait à la charette le bœuf unique, disposait sur les planches les paniers rouges de homards, les bourriches de moules et de bigorneaux, les bottes de laitue et quelquefois un lit d'herbes fraîches pour les plies et les soles tombées, au lever du soleil, dans le filet de son père et que les bourgeois de Bouissis payaient bon prix.

Agnès n'avait pas d'amoureux. A deux ou trois sauteriers folichonnes du village, elle avait tourné en rond comme ses compagnes, mais les jeunes gens lui avaient en vain fait les yeux doux. Bien différente en cela de mademoiselle Rosalie.

Cette dernière était son amie après avoir été sa plus proche voisine, et, depuis deux ans elle habitait Bouissis où Agnès ne manquait jamais de la voir, les jours de marché. Tantôt, c'était une aune de ruban à acheter, tantôt une pelote de laine et comme Rosalie était modeste de son état, elle remettait à Agnès toutes ces emplettes, après quoi elles parlaient du village.

Rosalie avait un bon ami à La Melleraye, un brave garçon avec une ferme à lui.

Il s'appelait Fourcaud ; il aimait Rosalie parce qu'elle était accorte, mais elle était si coquette et si vaniteuse !

Quant à la fille, elle se fût contentée de Fourcaud, quoique de-ci, de-là, elle guignât les jeunes Roger Bontemps, de la ville.

Ah ! s'ils avaient été riches, ou si Fourcaud, avec son bien, avait eu leurs manières !

Un jour, Agnès partait pour la ville ; elle était déjà assise à l'avant de sa charrette et allait toucher son bœuf de l'aiguillon, lorsque Fourcaud, le bon ami de Rosalie, passa et lui dit :

—Je suppose que vous verrez Rosalie, aujourd'hui ?

—Dans une heure ou une heure et demie, M. Fourcaud, répondit Agnès.

—Lui parlerez-vous ?

—Comme je vous parle en ce moment, M. Fourcaud.

—Je voudrais être à votre place !

—Et, qui vous empêche de venir ?

—Rosalie est difficile à comprendre. Elle ressemble à la mer, là. Un jour, elle sera douce et adorable, et le lendemain, sans que le vent de tempête ait soufflé, elle sera inabordable et révoltée. Je ne fais rien qui lui plaise.

—Bah ! mon ami, les amoureux, j'ai entendu ma mère le dire, se froissent de rien. Tout cela passe, pour ne laisser paraître que les joies de l'avenir.

—En attendant, Mlle Agnès, me feriez-vous une faveur ?

—Qu'est-ce que c'est ?

—Une commission pour Rosalie.

—De tout mon cœur, M. Fourcaud. Est-ce quelque chose à lui porter ?

—Comme cela, oui, dit Fourcaud, en ramassant tout son courage comme pour une confession.

—Est-ce pesant ?

—Oh ! léger comme une fleur de pommier qu'emporte la brise, chaud comme un rayon de soleil, embaumé ainsi qu'une touffe de réséda.

—Alors, je la prends, dit Agnès en riant.

Prompt comme un coup d'aile de martin-pêcheur, Fourcaud se dressa sur ses orteils et baisa Agnès au front.

—Que faites-vous là ? s'écria-t-elle, ébahie et rougissante.

—C'est ma commission, avoua Fourcaud, qui joue à merveille sa petite comédie, les yeux par terre comme une bonne sœur qui s'est trompée de pénitence.

—Ce, ce baiser ?

—Oui, ce baiser, c'est pour Rosalie. Vous remettrez franco, et, s'il n'est pas réclamé, rapportez-le. Vous savez l'adresse !

Et, sur ce, il disparut en riant, au détour du chemin qui mène au rivage.

Bien que Fourcaud eût affirmé que sa commission n'était pas embarrassante, Agnès y pensa tout le long du chemin, de La Melleraye à Bouissis.

Elle ne pût un instant secouer sa pensivité et son souci. Même que son bœuf deux ou trois fois alla paître la berge et boire au ruisseau sans qu'elle y prit garde.

Au lieu d'une heure et demie, comme elle le croyait,

elle mit deux heures à franchir la distance de sa maison à la mercerie de Rosalie. Aussi, n'eut-elle rien de plus pressé, en arrivant, que de se décharger du fardeau qui l'angoissait.

Elle court chez son amie :



LE PRÊTRE ANNONÇA LE MARIAGE D'AGNÈS ET DE FOURCAUD